

Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art
Band: 42 (1955)
Heft: 6

Artikel: Paul Mathey
Autor: Schneeberger, Pierre-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-32521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

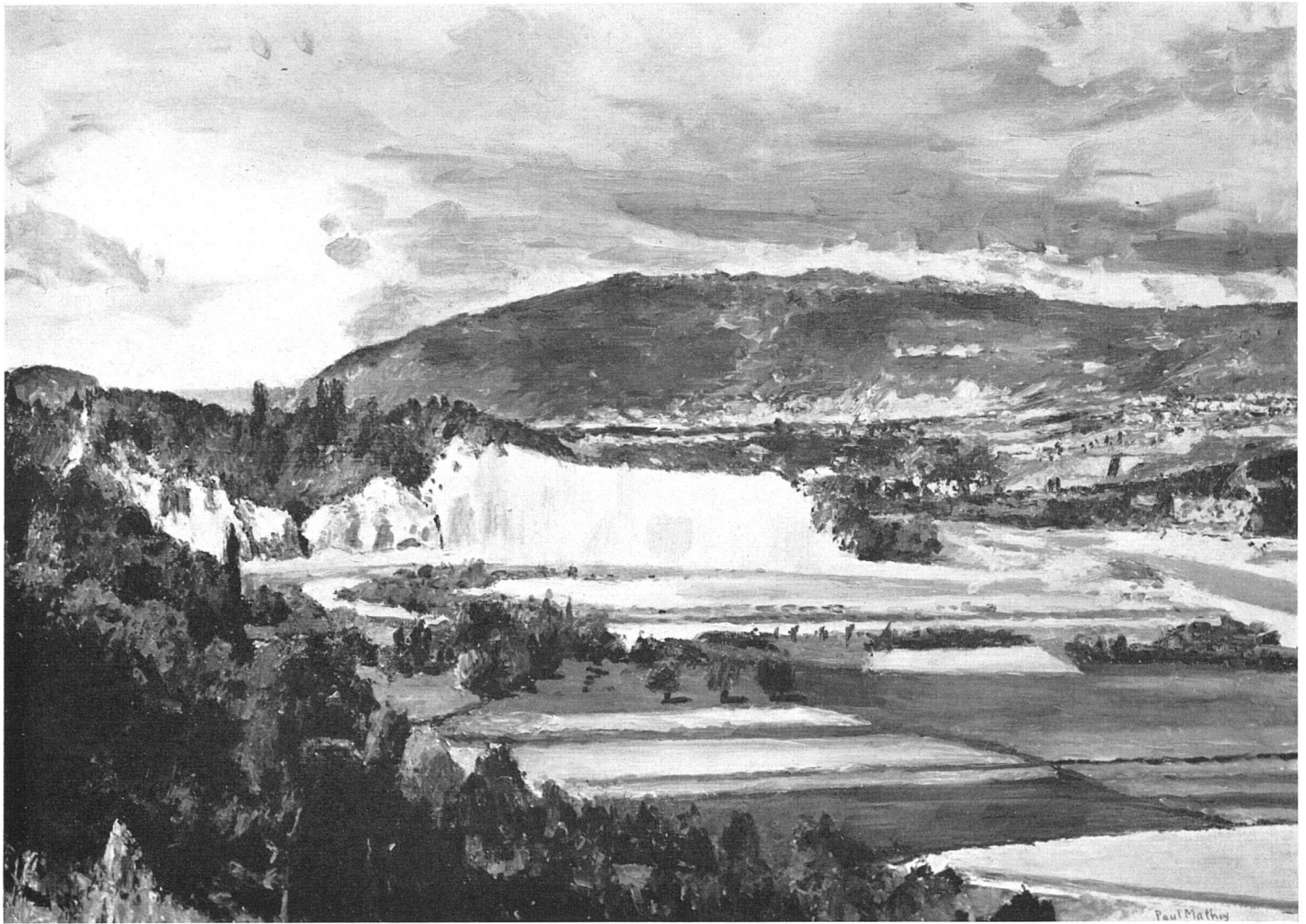
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Paul Mathey, Paysage genevois (Cartigny), 1941. Musée d'Art et d'Histoire, Genève | Genfer Landschaft | Genevan Landscape

PAUL MATHEY

par Pierre-F. Schneeberger

Paul Mathey a commencé sa carrière en rompant avec l'École des Beaux-Arts de Genève et son très officiel enseignement. Quelques années auparavant, il avait pris le goût de la peinture en visitant régulièrement le Metropolitan Museum de New York : à cette époque – entre 1906 et 1910 très exactement – Mathey était employé de commerce à Broadway. Il suivait des cours de comptabilité, mais apprenait aussi à dessiner aux cours du soir.

Lorsqu'il eut compris que sa vocation le destinait à la palette et aux pinceaux plus qu'au doigt et à l'avoir, il rentra à Genève, où il devint l'élève d'un disciple de Menn. L'expérience fut désastreuse : Mathey rêvait de couleurs et de liberté, on l'enferma dans une classe pour lui faire dessiner sans répit d'uniformes vertèbres. Secouant le joug de l'école, il s'en fut alors chez Hodler d'abord, puis à la campagne où, dans le silence de la nature, il apprit à se

connaître et à connaître le poids, le prix et la saveur des choses.

Il y a maintenant plus de trente ans que Paul Mathey a choisi de vivre dans un coin du canton de Genève où le Rhône dessine une frontière sinueuse entre la vigne et les vergers. A Peney d'abord, puis à Cartigny, village du poète Philippe Monnier dont le peintre a épousé la fille, Claire-Lise Monnier, peintre également, Mathey a enraciné profondément son art dans un terreau fertile, écoutant la respiration des arbres, les battements de leur sève, pataugeant dans les mares et les ruisseaux, vivant des heures, des journées entières la vie des plantes qu'il voyait naître, croître et s'épanouir autour de lui. Il était soutenu par une grande admiration pour les coloristes vénitiens, et plus encore, par une véritable tendresse passionnée pour les paysagistes anglais, qu'il avait découverts en Amérique, et



Paul Mathey, *Paysage*, 1954 | *Landschaft* | *Landscape*

Photo: Ch. Pricam, Genf

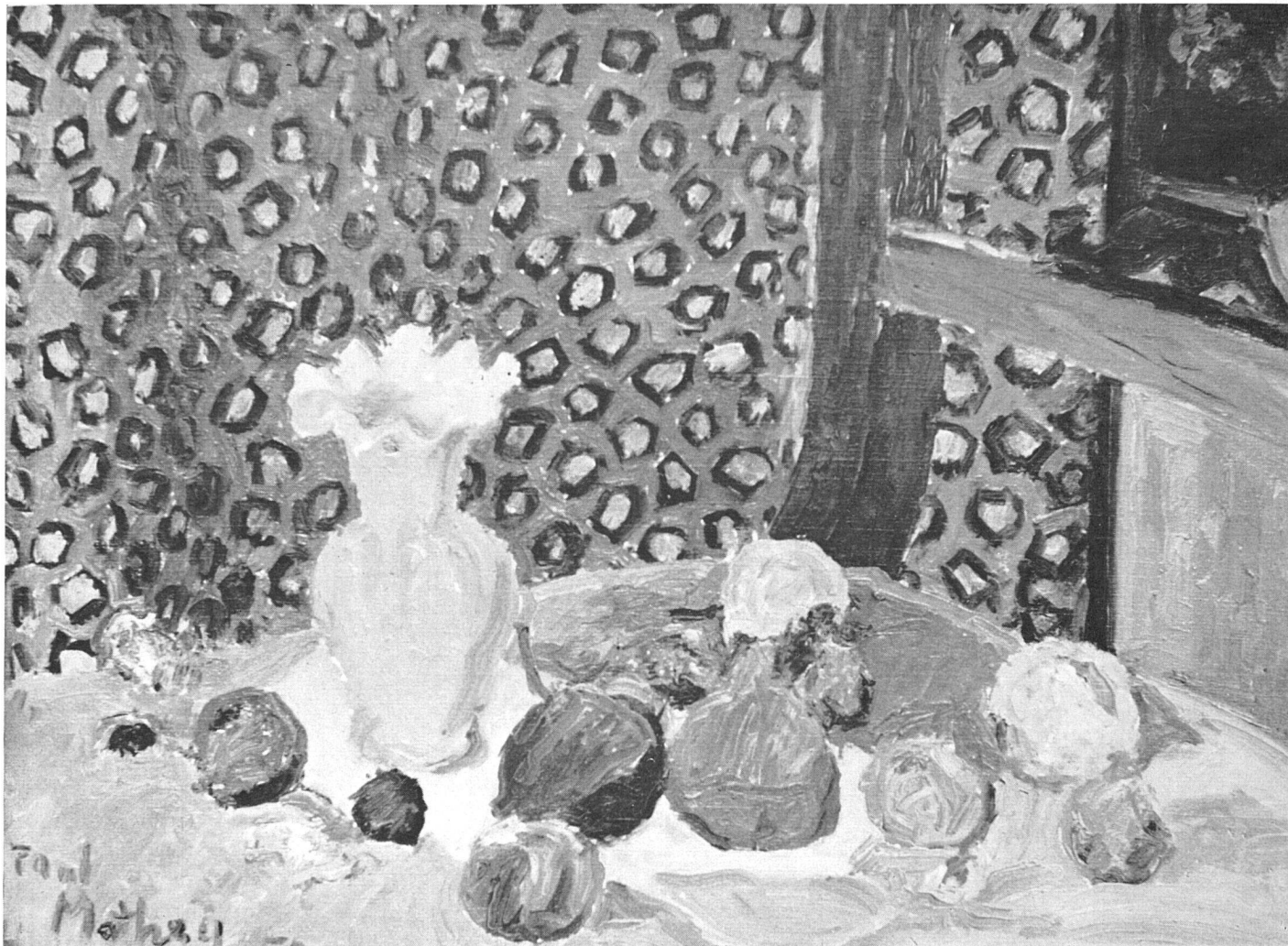
dont, par la suite, il ne se lassera jamais de revoir les œuvres à Londres. Son désir de se faire un regard neuf, son besoin de se forger un outil personnel lui firent peindre d'abord des paysages un peu secs, pauvres de matière, sévères de ton, mais lumineux et déjà construits avec assurance.

Depuis ces débuts pleins de promesses, l'art de Mathey a évolué lentement, sans heurts, mais régulièrement. Nul coup de théâtre, dans cet œuvre mûri longuement; on ne saurait parler ici de «manières» différentes; mais avec une patience et une application sans défaut, le peintre a su conquérir, à la pointe de son pinceau, un style original, propre à exprimer les moindres nuances, les moindres inflexions d'une pensée exceptionnellement riche. Peu à peu, sa palette s'est éclaircie, nuancée infiniment. Aux verts, aux bruns des premières toiles sont venus s'ajouter toute la gamme des gris des paysages d'hiver, les rouges sonores de certains bouquets, les bleus opalins des natures mortes. La pâte s'est épaissie, donnant leur poids aux choses les plus humbles, leur saveur aux fruits, leur âme aux objets. La touche, plus apparente, s'est animée; courte ou étirée, légère ou solidement posée, partout vivante,

fraîche, passionnée, elle donne au tableau sa vigueur et son esprit.

La forme aussi, insensiblement, s'est libérée de toutes les servitudes. Se dégageant toujours davantage du «motif» – chaque tableau définitif est précédé d'une série de dessins, d'études, de pochades – Mathey est arrivé à ne transcrire plus, sur la toile, qu'une «vision» du monde, où la couleur joue un rôle essentiel. Sans jamais refuser la réalité que lui offre le spectacle quotidien de sa campagne, ni emprunter les chemins de l'abstraction – malgré son amour des grands cubistes, et notamment de Gris – il sait transposer pourtant aujourd'hui tous les sujets qui lui sont proposés en éléments purement plastiques, au point que la distinction traditionnelle entre les deux genres «paysage» et «nature morte» s'estompe pour ne laisser place qu'à des «compositions» exclusivement picturales.

On ne peut étudier l'art de Mathey sans mentionner ses dessins et ses aquarelles, qui représentent une partie importante de son œuvre. Si le peintre aime à répéter que le dessin est son oreiller de paresse, il s'agit là évidemment



Paul Mathey, *Nature morte au vase bleu*, 1950 | *Stilleben mit blauer Vase* | *Still-life with blue vase*

d'une simple boutade: il ne fait aucun doute que Mathey consacre de longues heures au crayon, au fusain, à l'encre de Chine, mais, on l'a vu plus haut, c'est afin de préparer son tableau, de le mûrir. Chaque dessin constitue ainsi une sorte de rêverie au long de laquelle l'artiste semble épuiser toutes les ressources, tous les mystères aussi de son sujet. Délié, rapide, bouclé, il allie, un peu à la façon de certains crayons hollandais du XVII^e, l'ordre fondamental de la réalité aux caprices du songe.

C'est dans ses aquarelles, en revanche, que Mathey semble se livrer le plus directement à nous. Spontanées, d'une écriture vive et brillante, elles font jouer les taches de couleurs, les ombres et les lumières, pour suggérer un climat, un instant privilégié, le charme indéfinissable d'une place, d'un monument. A la fois joyeuses et désinvoltes, ces pièces sont autant de confidences que l'artiste nous fait à voix basse sur ses plaisirs et ses amitiés: bonheur de retrouver une rue de Paris à l'aube ou les arcades de St-Marc en hiver.

Paul Mathey occupe une place à part dans la peinture genevoise, et peut-être aussi dans la peinture suisse con-

temporaire. Alors que la plupart des artistes de la nouvelle génération fuient nos paysages, sans doute par crainte de retomber dans une tradition romanesque et pittoresque trop bien connue, Mathey n'a pas craint de s'attacher fortement à sa campagne, non pas à la manière d'un artiste régionaliste, soucieux de nous décrire scrupuleusement un coin de son pays, mais bien plutôt à la manière dont Ramuz s'était lui-même attaché à Lavaux; pour rejoindre l'universel à travers le particulier, pour découvrir une vérité élémentaire derrière les apparences fugitives.

Ainsi, de Mathey ai-je déjà pu écrire ailleurs qu'il était, mieux que le peintre de Cartigny, «le peintre de la vie silencieuse». On pourrait ajouter aussi qu'il est le poète du «végétal», et ce n'est sans doute pas un hasard s'il a choisi de hanter les jardins, les vergers, les bois et les futaies. Cette nature lente, patiente, et «toujours recommencée», a conditionné le style de l'artiste, qui s'est imprégné profondément de son rythme, de ses saisons, de ses longues patiences. Ce mouvement qui tourne les plantes vers le soleil, suscite le feuillage de l'arbre, berce la cime des forêts, n'est-ce pas le même qui multiplie ailleurs les



Paul Mathey, *Nature morte*. Dessin /
Stilleben. Zeichnung / Still-life. Drawing

bouquets dans les miroirs, et dans les natures mortes déroule et froisse les étoffes, noue l'osier des corbeilles aux rondeurs des fruits, déploie l'arabesque d'un vase, d'un chandelier, d'un guéridon ancien? De courbes en reflets, de triomphes en métamorphoses, on retrouve dans cet œuvre subtil et précieux les principaux traits d'un art baroque qui s'épanouit librement au grand jour, et sans fausse honte, dans le temps même où chacun prétend s'efforcer de retrouver la tradition classique.

Mais qu'importe l'étiquette: Mathey se moque bien d'être défini de telle ou telle façon. Baroque ou naturaliste peut-être, coloriste et lyrique en tout cas, il a si peu recherché la publicité qu'il a dû attendre d'avoir soixante-trois ans pour que quelques amis s'occupent d'organiser sa première grande exposition. Quelle leçon de modestie, de la part d'un homme qui, toute sa vie durant, n'a jamais voulu autre chose qu'approfondir son art.

Notice biographique

Paul Mathey est né à Auvernier, dans le canton de Neuchâtel, en 1891. Orphelin de bonne heure, il part pour New York en 1906 chez un oncle qui lui fait faire un stage dans une maison de commerce. Pendant ses loisirs, il visite les musées et le soir fréquente l'Académie *Art Student's League*. De retour à Genève en 1910, il s'inscrit à l'école des Beaux-Arts, puis travaille avec Ferdinand Hodler. Pendant quelques années, il a un atelier en ville, mais bientôt il préfère se retirer à la campagne, afin de mieux «oublier tout ce qu'il a appris», et se créer un langage personnel. Il s'installe à Peney en 1922, mais quitte sa retraite à plusieurs reprises pour entreprendre des voyages sur la Côte Dalmate en 1931, à Rome (hiver 1933-1934), à Florence, Venise, Londres, où il peut étudier tout à loisir Constable et Turner, en Belgique, à Paris enfin, où il possède un petit atelier. Depuis 1940, le peintre s'est installé à Cartigny, qu'il n'a plus quitté, si ce n'est pour de brefs séjours dans les deux villes qui lui tiennent le plus à cœur: Paris et Venise.